

ÉTATS-UNIS

“Obama a envisagé de renverser Assad”

Dans un livre* qui vient de paraître, l'ancien conseiller international de Barack Obama, Ben Rhodes, raconte ses dix années aux côtés du président américain

Propos recueillis par VINCENT JAUVERT

Votre livre relate, en détail, le 30 août 2013, ce jour historique où Barack Obama a décidé, à la surprise générale, de ne pas frapper le régime syrien qui venait de gazer des civils, alors que, quelques mois auparavant, il avait clairement menacé Bachar al-Assad de représailles s'il franchissait cette ligne rouge. Pourquoi cette volte-face qui a, dit-on, marqué le début du retrait américain des affaires internationales ?

Cela s'est passé en plusieurs temps. A mon avis, Barack Obama voulait frapper très vite, quelques jours après l'attaque chimique. Mais il y avait des inspecteurs de l'ONU sur place qui prenaient des échantillons sur le terrain afin d'établir les responsabilités. Le président a demandé au secrétaire général des Nations unies de les rappeler immédiatement. Mais Ban Ki-moon a refusé. Cela a cassé l'élan. D'autant qu'Angela Merkel n'a pas voulu nous soutenir politiquement, elle voulait un vote au Conseil de Sécurité. Et puis le Premier ministre britannique, David Cameron, n'a pas eu le feu vert de son Parlement pour frapper aux côtés des Américains et des Français. Dans le même temps, les républicains ont averti Obama que, selon eux, une intervention militaire sans l'accord du Congrès serait inconstitutionnelle. Par conséquent, le président se retrouvait seul avec François Hollande, le dernier à le



▲ Le 21 septembre 2011 à New York, le président Obama discute avec son conseiller Ben Rhodes du discours qu'il s'apprête à prononcer devant l'assemblée générale de l'ONU.

soutenir dans cette affaire. Il se sentait mal vis-à-vis de lui, il me l'a dit plusieurs fois. Mais il n'avait pas de mandat de l'ONU, pas de coalition et pas de soutien de la population américaine, qui ne voulait pas d'une autre guerre au Moyen-Orient.

Il aurait pu passer outre tous ces obstacles, s'il jugeait que sa crédibilité et celle de l'Amérique étaient en jeu.

Son souci était qu'il ne pensait pas qu'une seule frappe suffirait, et que, de ce fait, les Etats-Unis risquaient d'être de nouveau entraînés dans un borbier sans fin. J'ai

essayé plusieurs fois de le convaincre d'intervenir militairement en Syrie. Un jour, on s'est même engueulés. « *Au moins bombardons les pistes d'aviation* », lui ai-je lancé. Il m'a rétorqué : « *Et que ferai-je si les Russes les reconstruisent ?* » Il ne voyait pas comment cela pourrait mettre fin à cette guerre civile. Les leçons de l'Afghanistan, de l'Irak et de la Libye montraient que même si on renversait Bachar al-Assad par la force, cela ne réglerait rien. Il l'a envisagé, mais, au fond, il n'y croyait pas. Un jour, je lui ai demandé de rencontrer des reporters de guerre qui avaient passé plusieurs mois en Syrie. Mon idée était que les récits des horreurs du régime le feraient changer d'avis. Mais les journalistes lui avaient aussi parlé de la complexité de la situation, des affrontements ethniques... Barack Obama en a conclu que le plus sage était de ne rien faire.

Cette décision marque-t-elle, selon vous, le début d'une sorte d'isolationnisme américain que Trump a poursuivi ?

Ne confondons pas : Obama et Trump ont fait le même diagnostic sur le fait que les Etats-Unis ne peuvent plus tout faire dans le monde, que les alliés notamment doivent prendre plus leur part du fardeau, mais leurs solutions sont à l'opposé les unes des autres. Pour Obama, elles sont multilatérales, comme l'accord de Paris sur le climat ou celui sur le nucléaire iranien, quand la réponse de Trump est l'affrontement.

A votre avis, Trump aurait-il pu gagner l'élection de 2016 sans l'intervention russe dans la campagne électorale ?

De la Maison-Blanche, nous avons vu cette guerre de l'info menée par la Russie sur internet, le vol des e-mails du Parti démocrate, les fake news... J'en ai parlé à Obama,

qui m'a dit : « *Oui, mais qu'est-ce que nous, le gouvernement, pouvons faire ? Les gens qui croient ces "fake news" ne vont pas m'écouter si je leur dis que c'est une campagne du Kremlin contre Hillary Clinton.* » Et, de fait, elle a marché. Comme vous le savez, la victoire de Trump s'est jouée à 100 000 voix près dans les trois Etats. Donc il n'est pas du tout impossible que les manœuvres russes aient fait gagner Donald Trump. ■

(*) « Obama confidentiel. Dix ans dans l'ombre du président », Editions Saint-Simon, 390 pages, 22,90 euros.

Retrouvez l'intégralité de l'entretien sur Nouvelobs.com.